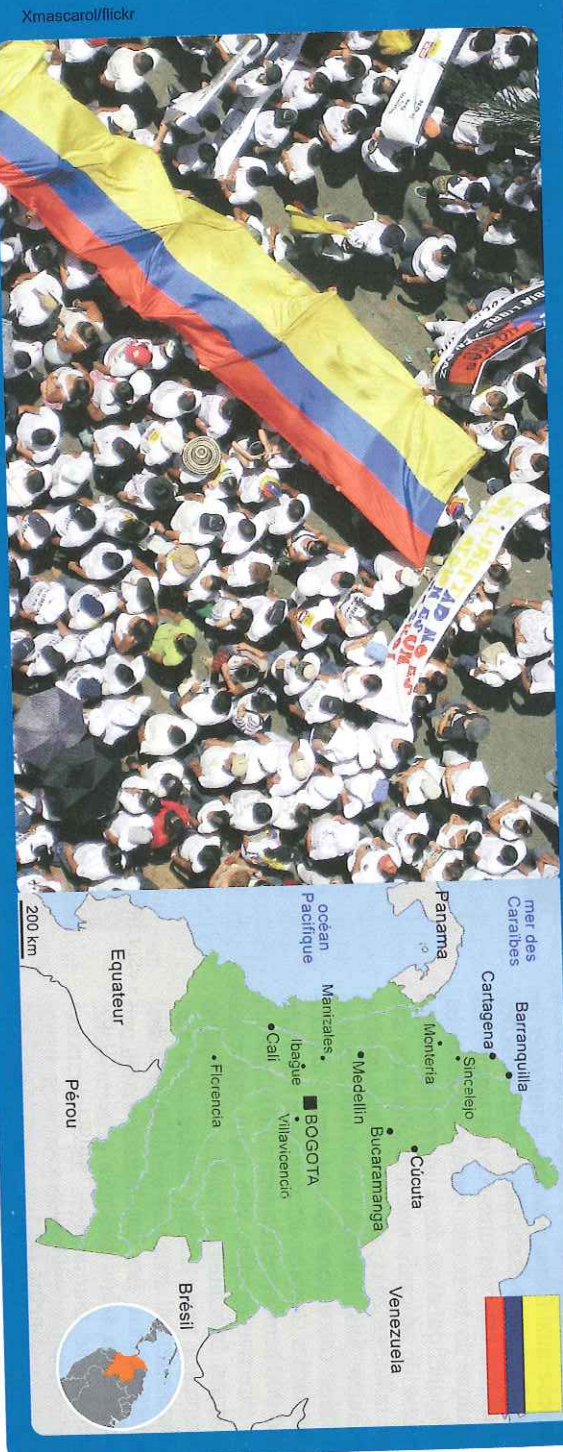


# Colombie, La paix à portée de main ?



Xmascarol/flickr

La guérilla des FARC et le gouvernement négocient depuis octobre 2012 une paix définitive. Ce dialogue, très cadré et totalement secret, a déjà couché sur papier les cinq sujets à trancher et engrangé un accord sur le premier point. Il reste à boucler le reste, et rapidement, car le temps joue contre les négociations.

« **L**a Colombie n'a jamais aussi près d'un accord de paix, lance Ariel Fernando Avila, jeune coordinateur de l'Observatoire des conflits armés, basé à Bogotá, la capitale colombienne. Le gouvernement et la guérilla des FARC se rencontrent secrètement depuis un an et, selon mes informations, les parties sont proches d'un accord. »

Si les négociations qui se tiennent actuellement à Cuba aboutissent, elles mettraient un terme à 50 ans d'une guerre civile qui a opposé l'armée régulière colombienne, trois mouvements de guérilla, des gangs de narcotrafiquants et diverses milices privées, faisant près d'un million de morts et quatre millions de déplacés. Pourquoi la Colombie peut-elle aujourd'hui rêver à la paix, alors que les trois tentatives précédentes (1982, 1990 et 1999) ont échoué ? « Parce que les différents acteurs du conflit se sont profondément transformés, précise Ariel Fernando Avila. Narcotrafiquants, guérillas et milices privées ont perdu une part de leur force de frappe. Quant aux autorités colombiennes, elles ont abandonné l'espoir d'une victoire militaire. »

## La fin sans fin des paramilitaires

Voyons les narcotrafiquants d'abord. Les 160 000 hectares de coca, autrefois exploités par les puissants cartels de Medellín et de Cali, ont aujourd'hui été réduits au tiers de leur surface. L'apparition de nouveaux producteurs au Pérou et en Bolivie a de surcroît fait baisser le prix de la coca, poussant nombre de trafiquants colombiens à se reconverter dans l'exploitation minière, source de plantureux revenus et blanchisseuse de l'argent de la drogue. « Ces transformations ont démantelé les grands cartels qui se sont réorganisés en réseaux très décentralisés, composés de petites structures franchisées qui drainent encore beaucoup d'argent, mais plus assez pour entretenir de grandes armées privées. »

Les paramilitaires ensuite, ces milices privées à la solde de grands propriétaires terriens, de politiciens, parfois de narcotrafiquants ou même d'organisations paysannes, ont perdu beaucoup de leur force depuis la démobilisation de 51 000 miliciens en 2006. « La fin des paramilitaires ne signifie pas la fin des problèmes, nuance Ariel Avila. Certains miliciens se regroupent dans de nouvelles structures qui sont désormais présentes dans un tiers des municipalités de Colombie. Mais on n'assiste plus à des massacres à grande échelle comme dans le temps. On a l'impression que le conflit a baissé en intensité. Cependant on a encore déploré, l'année dernière, 14 000 homicides. »

Restent enfin les guérillas et l'armée régulière. Toutes ont abandonné l'idée de gagner la guerre par les armes. L'ELN (Armée de libération nationale), forte de mille à deux mille hommes actifs dans le sud du pays, dans les régions minières et pétrolières, refuse toujours de négocier, mais si les rencontres de La Havane devaient aboutir, l'organisation serait accueillie à assouplir sa position. Quant aux FARC (Forces armées révolutionnaires de Colombie), la première guérilla en importance qui contrôlait, au début des années 2000, 60 % du pays et était, selon certains analystes, sur le point de prendre le pouvoir à Bogotá, elles sortent affaiblies de la guerre totale que lui a déclarée l'ancien président colombien Álvaro Uribe. Mais elles n'ont pas été éliminées, loin de là. « Les FARC ont simplement été éloignées des villes, poursuit notre interlocuteur. Il y a avait sept fronts autour de Bogotá en 2002, aujourd'hui il n'en reste plus aucun, ce qui donne un faux sentiment de tranquillité. » Expulsée de ses positions, la guérilla a déclenché une guerre mobile qui est rapidement montée en intensité, passant de 2 000 actions violentes en 2002 à 2 500 l'année dernière. « On n'assiste plus à de grosses opérations coup de poing qui mobilisent des centaines de guérilleros pour prendre une ville, mais à de petites actions d'unités tactiques d'une dizaine de combattants, qui se livrent essentiellement à des sabotages. La guérilla compte encore